

ferrailles contre l'oxydation, que ce manche de cuiller à pot et cet hameçon que l'on a trouvés dans cette vieille coque disloquée. C'était donc un musée d'antiquailles que l'on avait expédié de Québec au maire de Saint-Malo ! Clous, carvelles, chaîne, organeau, cuiller et hameçon. A qui donc avait profité le cadeau de Cartier aux sauvages de Stadin (1) ?

Voilà tout le résultat de l'examen des objets en métal. Aucun d'eux n'apporte le moindre jour sur la question de l'antiquité du vaisseau auquel ils avaient appartenu. En est-il de même des pièces en bois ?

L'envoi à Saint-Malo comprenait 7 pièces distinctes de structure ligneuse dont la plus importante est celle étiquetée No 1, pièce de gabord en sapin bien conservé. Les autres, en orme, en chêne ou en châtaignier étaient d'une conservation plus ou moins parfaite. La commission ne fait d'abord que constater la nature du bois de chacune de ces pièces et leur état de conservation. Que conclure de là ? Est-ce à dire, parce que ces bois étaient tout probablement de provenance française, (la commission ne le dit pas) que l'on doit en inférer que le vaisseau, à la construction duquel ils servirent, avait trois cents ans d'existence ? Une telle conclusion serait absurde, car

(1) M. De Caze dit quelque part dans son travail déjà mentionné : " Pour quoi ces sauvages que l'on nous dépeint comme si rapaces et si avides de ferrailles, auraient-ils plutôt épargné la carène du navire trouvée en 1843 que celle de la *Petite-Hermine* ? " La réponse est très facile : du temps de Champlain, les sauvages de Stadaconé, de Stadin et des autres bourgades dont Cartier avait pu constater l'existence en 1535, avaient disparu de Québec et de ses environs. Il n'y avait plus que des débris de Montagnais qui vécurent d'abord à proximité de l'habitation de la basse-ville. Plus tard, quand les jésuites vinrent se fixer à l'embouchure du ruisseau Lairet, quelques familles montagnaises auxquelles s'adjoignirent aussi des Hurons et des Algonquins, mais en nombre très restreint, se cabanèrent dans le voisinage de Notre-Dame-des-Anges. Si ces barbares eussent découvert la carène en question, ils en auraient probablement enlevé tout ce qui pouvait leur être utile. Mais ne l'ayant pas aperçue, pour la bonne raison qu'il n'y en avait pas, ils se contentèrent des ferrailles que les Français voulurent bien leur donner, comme des couteaux, des alènes, des fers de flèche et autres objets utiles en temps de pêche et de chasse.

Il ne faut pas perdre de vue que les rapports journaliers des sauvages du XVIIIe siècle avec les Européens, qui leur fournissaient tout ce dont ils avaient besoin en fait d'instruments utiles à leurs industries peu nombreuses, devaient les rendre moins avides de *vieux clous* que les sauvages du temps de Cartier, qui, voyant pour la première fois ces bagatelles de fabrication étrangère, s'estimaient heureux de posséder un clou, une flèche ou une balle de fusil.